

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1295 - 7 avril 1988 - 4 F

### D 1295 GUATEMALA: RÉSISTANCE INDIENNE

En dépit du retour à un régime civil depuis janvier 1986 (cf. DIAL 1078), les militaires continuent de jouer un rôle prépondérant dans la vie nationale. Cela se manifeste en particulier par le contrôle de la population indienne. Celle-ci a fait l'objet d'une répression implacable au début de la décennie (DIAL D 1264), puis d'une stratégie de déculturation (DIAL D 978 et 1052) prenant la forme de pôles de développement, de villages modèles et de contrôle militaire par la généralisation des patrouilles civiles indiennes.

Pour échapper à la destruction, quelque 130.000 Indiens se sont réfugiés au Mexique (DIAL D 1179). Des milliers d'autres sont partis se cacher au nord des départements d'El Quiché, de Huehuetenango et d'Alta Verapaz, une zone montagneuse et boisée appelée Ixcán. L'article ci-dessous, tiré de la revue *Pensamiento Proprio* d'octobre 1987, raconte l'étonnante entreprise de survie d'un peuple attaché à son identité culturelle, face aux opérations militaires sur le terrain.

Note DIAL

### Indiens du Guatemala

#### LA RÉSISTANCE COMME RÉPLIQUE A LA VIOLENCE

par M. Lomba

Pour comprendre les raisons de la résistance des communautés indiennes, il faut revenir un certain nombre d'années en arrière.

Cela a commencé dans la région boisée de l'Ixcán, au nord du Guatemala, sur la frontière avec le Mexique. Au cours des années soixante, des missionnaires avaient résolu de lancer un projet de colonisation de l'Ixcán après avoir constaté les difficultés qui étaient celles des paysans, indiens pour quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux, qui vivaient traditionnellement dans ces hauteurs. Le projet de colonisation donnait aux paysans la possibilité d'acquérir des terres. Malgré des débuts difficiles - il fallait partir de zéro - les groupes étaient suffisamment importants, dans les années soixante-dix, pour que le projet apparaisse viable.

Mais à la même époque, le gouvernement guatémaltèque a, pour sa part, commencé à se rendre compte de l'importance de ces terres en fonction de ses intérêts: on avait découvert, entre autres choses, des gisements pétrolifères. Des sociétés transnationales se sont intéressées à l'Ixcán, en même temps que les militaires se répartissaient les terres en prévision de l'importance qu'elles allaient prendre.

C'est ainsi que l'avenir prometteur pour les paysans s'est trouvé compromis au moment même où il commençait à percer comme espoir.

Parallèlement, un autre facteur faisait son apparition. C'est dans ces années-là, en effet, que commence à s'affirmer le mouvement de guérilla. Il prenait logiquement

appui sur les revendications des paysans à mesure que ceux-ci étaient expulsés de leurs terres. A la fin des années soixante, l'armée avait commencé à s'installer dans des endroits stratégiques et à implanter des détachements militaires.

Le gouvernement Lucas García, de la mi-1980 à 1982, est passé à une répression massive en fonction du principe de l'extermination des guérilleros par la destruction de la base sociale leur servant d'appui.

Des centaines de villages indiens ont été rasés. On a brûlé, égorgé et tué la population. Les pillages et les massacres ont fait de cette période l'une des époques les plus sanglantes de l'histoire du Guatemala (1). Les paysans indiens se sont dispersés et leur destinée s'est fixée en plusieurs directions: les uns s'enfuirent au Mexique, d'autres furent obligés de s'intégrer aux "villages stratégiques" ou "villages modèles", tandis que plusieurs dizaines de milliers d'entre eux, de différentes ethnies, langues, origines et cultures, trouvèrent refuge dans la forêt et les montagnes du nord du Guatemala, décidés à choisir librement et à défendre leur mode de survie.

### L'imagination au service de la survie

Comment survivent-ils aujourd'hui? La culture du maïs est essentielle à la subsistance des communautés. C'est pourquoi les soins et l'attention qu'y portent les Indiens occupent la grande part de leur vie quotidienne. Sans maïs il n'y a pas d'Indien. Mais l'armée le sait aussi bien qu'eux.

Le manque d'aliments est en général un problème grave mais ces populations ont réussi à lui apporter des solutions collectives grâce à un débordement d'imagination. Tous les matins, plusieurs membres du groupe se rendent dans la montagne à la recherche de nourriture. Toute plante comestible peut servir. Pendant ce temps-là, d'autres s'occupent des semences de maïs en les faisant de façon dispersée: un peu ici, un peu là. De sorte que l'armée, découvrant ces cultures, ne pourra jamais en trouver qu'une partie; il lui est pratiquement impossible d'en localiser la totalité. Les Indiens sèment du maïs, du haricot en grains, du manioc et d'autres plantes dont ils ont progressivement découvert la valeur nutritive et qui, une fois semées, s'apparentent pour l'armée à une végétation ordinaire. Ces plantations sont impossibles à découvrir. L'Ixcán est une région fertile: en quatre mois la récolte est mûre.

### La divinité Terre-Mère

La résistance des Indiens se refusant à abandonner leurs terres, malgré le harcèlement implacable de l'armée, ne peut être comprise hors du contexte de toute la conception idéologique et religieuse qui est celle des paysans indiens, non seulement par rapport à la terre mais aussi par rapport à leur existence même. *"Chez nous, expliquent-ils, nous appelons la terre "nana" qui veut dire "mère", car elle est comme un dieu: elle donne la vie. Avant de semer nous devons demander la permission à la terre car on ne peut blesser la terre que quand il le faut. Pour nous la terre est un corps humain: l'eau est le sang de la terre et les rivières sont les veines. La terre n'appartient pas à l'homme, mais l'homme à la terre. Ce qui arrive à la terre arrivera aux enfants de la terre. Toutes les choses sont reliées avec le sang d'une famille."*

Ce lien ils l'établissent et le concrétisent dans les terres de l'Ixcán, dans leur pays d'origine. *"Car, disent-ils, c'est une terre qui produit beaucoup et nous nourrit. C'est pour ça que nous ne voulons pas l'abandonner. Si l'armée veut nous tuer, qu'elle nous tue! Si elle nous prend, nous mourrons. De toute façon. Mais pas de faim. Nous savons que la vie est comme ça. Nous n'avons pas besoin qu'il y ait*

(1) Cf. DIAL D 141, 305, 452, 462, 493, 568, 599, 601, 620, 646, 664, 673, 707, 722, 754, 791, 799 et 809 (NdT).

de l'argent car la terre et nous, nous produisons notre nourriture." Tout simplement les gens ne peuvent pas l'abandonner, ils ne peuvent concevoir leur vie ailleurs, en dehors de cette terre qui les a vus naître et qui un jour leur donnera le repos.

### Changer ce qui opprime en ce qui libère

Comment parviennent-ils à survivre en marge de tout système politique, entièrement en dehors des structures de pouvoir, de l'organisation sociale et économique en vigueur?

Ces paysans indiens, avec un degré variable de conscientisation et d'organisation, se sont établis depuis plusieurs années au coeur des forêts et des montagnes de l'Ixcán en créant et en recréant de nouvelles conditions d'existence, en adaptant leurs coutumes ancestrales et leurs modes de vie aux circonstances nouvelles, aux besoins d'une vie qu'ils n'imaginaient pas. Mais tout cela est largement compensé s'il s'agit pour eux de sauvegarder la seule chose qui vaille: leur droit d'exercer la liberté d'être.

Une situation grandement paradoxale en est résultée. La répression à laquelle ils sont soumis les conduit à des situations qui n'auraient jamais été possibles en d'autres circonstances: pour l'essentiel, les communautés multi-ethniques. C'est la première fois que des ethnies différentes se voient amenées à vivre ensemble dans un seul village - vingt-deux ethnies - et c'est la première fois qu'on assiste à un passage de la conscience ethnique à la conscience indienne. Il s'agit de communautés où l'on parle jusqu'à huit dialectes différents: des expressions culturelles et des formes de vie diverses coexistent, mais dans le respect et le sens de la fraternité.

Autre paradoxe: l'espagnol qui, de symbole d'oppression, en vient à jouer un rôle libérateur en se transformant en moyen unique d'expression, de communication et, donc, de véhicule de tous les espoirs d'avenir. Ainsi le commentait un Indien: "*L'armée a toujours essayé de semer la division entre nous, entre les différentes ethnies, et c'est pour ça qu'elle nous a montés les uns contre les autres. Mais à cause de la répression nous nous sommes rendu compte que la seule façon de s'en sortir, c'était de nous unir. Cela a donné tout le contraire de ce qu'ils voulaient.*"

### Le fruit séculaire de l'organisation

Une longue tradition d'organisation et de pratique politique, parallèlement à un système de leadership dans les différentes ethnies, fait qu'aujourd'hui ces communautés n'ont pas besoin d'une nouvelle dynamique sociale.

Bien que la situation soit nouvelle, celle-ci est envisagée en fonction d'un système séculaire d'organisation. Les Indiens sont parvenus à constituer une structure de pouvoir intégrant les responsables de chaque ethnie. Ceux-ci règlent la vie du groupe et supervisent la défense, la production et la répartition des différentes tâches collectives. Un membre de cette communauté le rapportait de la façon suivante: "*Dans chaque communauté il y a un représentant. Le représentant demande l'opinion de toute la communauté. Tous les représentants vont à une assemblée pour exposer les opinions de toute la communauté. On confirme les choses dans une assemblée et on décide ce qu'il faut faire.*"

Les décisions prises de cette façon portent par exemple sur les fiançailles: combien de mois elles durent, à quel âge les jeunes peuvent se marier, quand les veufs et les veuves peuvent se remarier. Et l'accord se fait aussi sur quelque chose qui se produit pour la première fois chez ces Indiens: les mariages entre jeunes appartenant à des ethnies différentes.

## Les armes de l'auto-défense et du silence

L'une de ces communautés en résistance a déclaré qu'elle avait trente fois changé de lieu dans ces derniers temps. "On reste des fois quinze jours, deux mois, trois mois dans un campement. Ça peut être pendant l'hiver et alors, d'après l'heure où on sait que les soldats arrivent, on s'en va avec nos affaires, même si c'est sous la pluie, même si c'est la nuit aussi. Pour les éviter... Pour sauver nos vies..."

Mais la population ne fait pas que se sauver. Elle a aussi ses techniques d'auto-défense. Ses seules armes ce sont les trappes, des trous camouflés autour du campement, autour des cultures, qui sont une protection absolument vitale pour les Indiens s'ils veulent subsister.

Et surtout l'élément le plus efficace pour leur défense, c'est le silence. "Pendant des siècles nous avons gardé le silence pour pouvoir exister jusqu'à aujourd'hui. Nous avons même dû cacher notre identité. En ce moment le silence nous sert beaucoup pour pouvoir continuer d'exister, pour que l'armée ne sache pas où on est ni ce qu'on fait. Sinon l'armée en finirait tout de suite avec nous." Eux seuls peuvent ainsi parler de ce que signifie naître avec le poids, avec l'obligation du silence.

Cela va jusqu'aux jeux des enfants. Il n'y a pas de cris. Il n'y a même pas de parler à haute voix dans tout le campement. C'est le résultat d'une discipline de fer. La survie du groupe en dépend. Un coq qui chante, un enfant qui pleure, c'est la mort de la collectivité.

Ainsi se confondent en même valeur le silence et le secret: personne en dehors des membres de la collectivité ne connaît l'emplacement secret des trappes. Le haut niveau de conscience concernant la sécurité: voilà ce qui, fondamentalement, leur permet d'avoir la vie sauve.

## Lois disciplinaires

Dans le campement il y a des règles, des lois faites par la communauté pour punir le membre de la collectivité qui manque à la discipline. Ce n'est pas le responsable principal qui impose la punition, mais la collectivité comme telle. Tout le monde donne son avis. Un compagnon a commis une faute parce qu'il a fait ceci ou cela qui porte atteinte à notre vie, à celle de nos enfants, à notre sécurité. Le cas est discuté et si le compagnon recommence, c'est qu'il ne veut pas se corriger. Alors il est puni.

Les femmes ont des responsabilités spécifiques concernant la sécurité du groupe. Elles font la cuisine pendant la nuit pour que la fumée qui monte au-dessus de la cime des arbres ne soit pas détectée de loin par les soldats.

Les enfants aident à telle ou telle chose. Mais surtout ils se préparent pour demain. Ils sont l'avenir. Chaque communauté a organisé son système d'éducation. Les classes sont suivies dans les écoles respectives.

La population la plus consciente de ces communautés estime maintenant que c'est aux membres de ces collectivités en résistance qu'il revient une part de la guerre. Qu'il n'est pas nécessaire d'avoir un fusil pour se battre contre l'armée: les trappes sont aussi utiles. C'est un peuple en soulèvement permanent, conscient que c'est sa façon, non seulement de défendre sa vie, mais aussi de résister, de défendre sa terre, ses intérêts, sa culture, de défendre sa pensée, ce que tous et chacun ressentent, de défendre l'avenir. Les Indiens savent que, comme pour la terre, ce qu'on sème dans le peuple ne meurt pas.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 330 F - Etranger 390 F - Avion 460 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441